



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

31 | 2005

La "Société de 48" a cent ans

Le rétablissement. Huit années d'expériences, 1974-1982

Maurice Agulhon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/949>

DOI : 10.4000/rh19.949

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Maurice Agulhon, « Le rétablissement. Huit années d'expériences, 1974-1982 », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 31 | 2005, mis en ligne le 18 février 2006, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/949> ; DOI : 10.4000/rh19.949

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Tous droits réservés

Le rétablissement. Huit années d'expériences, 1974-1982

Maurice Agulhon

- 1 N'attendez pas de mon exposé une histoire complète et définitive de la période de ma présidence. Il y manque le témoignage des deux autres acteurs principaux, Rémi Gossez et Pierre Ayçoberry, qui furent auprès de moi successivement les secrétaires et qui détiennent plus d'archives que moi-même. L'un et l'autre sont âgés, voire très âgés, et loin de Paris (région bordelaise, Alsace). Âgé et fatigué moi-même les forces m'ont manqué pour aller les voir, rétablir un contact perdu depuis des années, recueillir souvenirs et papiers. Je l'avoue tout simplement, et très humblement. Mais le temps passe. Si vous voulez qu'un jour un vrai livre d'histoire de notre société rassemble en une synthèse nos contributions d'aujourd'hui, il faut absolument que la jeune et dynamique équipe actuelle prenne ces contacts et programme ces expéditions, qui seront certainement aussi amicales qu'elles sont nécessaires.
- 2 Pour ma part j'ai des souvenirs, quelques notes personnelles de réunions, du courrier (plusieurs longues lettres de Rémi Gossez), des coupes d'articles. Tout cela sera à reclasser et naturellement à livrer à qui de droit lorsque nous aurons décidé d'un lieu fixe pour déposer nos archives. Sans fixité, en effet, pas de conservation ni de consultation. C'est encore une tâche à prévoir.
- 3 J'ai parlé de souvenirs. J'en ai, certes, mais en ce domaine encore l'âge joue de mauvais tours. Un exemple :
- 4 Le redémarrage de notre société a été manifeste et public le 24 février 1975, avec une grande conférence à la Sorbonne. C'est que j'étais arrivé à Paris en octobre 1972, élu professeur à Paris I pour remplacer Louis Girard, muté à Paris IV. Mais que s'est-il passé dans ces deux ans et demi ? Qui m'a contacté pour me proposer et me confier le redémarrage de la société en sommeil depuis 1968 ? Je ne m'en souviens plus, dans le détail. Rémi Gossez, probablement. Livrons donc, du moins, ce que je crois être capable de restituer exactement.

- 5 Je reviens rapidement sur la période antérieure. Du temps qui s'écoula du premier centenaire de notre République (1948) à la crise universitaire de 1968, période sur laquelle j'ai quelques informations discontinues par Gossez, période qu'on pourrait appeler la période Labrousse (on verra pourquoi), on pourrait retenir deux thèmes : le rapport avec la politique, le rapport avec la Sorbonne.
- 6 La politique d'abord. Notre société a été fondée en 1904, à l'apogée de la puissance de la Gauche républicaine, présidée par Adolphe Carnot, parent du grand politique. Beaucoup de professeurs mais aussi de militants, souvent fils ou petit-fils de républicains de 1848, donc un côté sentimental, commémoratif. La société était consciente de ne pas faire double emploi (par sa revue) avec la *Revue historique* ou la Société d'histoire moderne parce que celles-ci étaient, en droit, non engagées, alors que les nôtres se pensaient un peu comme les militants d'une mémoire et d'une tradition.
- 7 Vers 1945 encore le vieux Georges Bourgin en parlait comme d'une société d'amis. Et en 1948 encore au congrès du centenaire à la Sorbonne on eut l'idée touchante de confier la présidence de séance à Robert Fawtier, bien qu'il fût médiéviste, mais parce qu'il était le petit-fils d'un Fawtier, élu montagnard des assemblées de 1848 et 49 !
- 8 À cette époque, le pilier de l'organisation était Rémi Gossez (lui aussi descendant de quarante-huitard du Nord). Gossez était de plus membre du parti communiste français, alors à l'apogée de son influence et de sa force.
- 9 Gossez (m'a-t-il raconté) eut un jour l'idée d'internationaliser notre revue et, pour cela, prit des contacts avec des socialistes d'Europe de l'Est, dont certains étaient en dissidence avec les nouvelles « démocraties populaires ». Mécontent, Jean Jérôme (le puissant trésorier occulte du PCF, on s'en souvient peut-être) lui coupa les vivres (il l'alimentait donc ?). Gossez en gardera quelques méfiances et préférera toujours le contact avec des gens de gauche non communistes, avec des communistes réputés indépendants, voire des chrétiens de gauche. En tous cas, la perspective d'une revue internationale du mouvement ouvrier avait été cassée.
- 10 La Sorbonne, ensuite — ou en même temps — c'est alors que le vieux président Georges Bourgin, professeur à la Sorbonne et socialiste notoire, passe la présidence à Ernest Labrousse, le grand professeur d'histoire économique et sociale, et dont le rapport « comment naissent les Révolutions ? » avait dominé le bilan du Congrès du Centenaire.
- 11 Sans entrer dans le détail on voit bien ce qui va caractériser les 20 années de 1948 à 1968 qui s'ouvrent alors. Le temps passe, il va tendre forcément à dépolitiser un peu la société parce qu'elle contiendra fatalement de moins en moins de petit-fils des grands ancêtres, mais il y a encore un certain parfum de gauche (lutte de classes) dans le fait de s'occuper, comme le maître, d'économie et de luttes sociales. Labrousse, surtout, inaugure l'ère des présidences tournantes, et d'une sorte de couplage informel entre l'enseignement d'histoire « contemporaine » (XIX^e siècle) à la Sorbonne, les colloques ou séminaires animés par ses collègues et les numéros de revues qui en sortent. Ainsi va-t-on doucement s'élargir vers la droite, et quant aux personnes (Louis Girard, Louis Chevalier) et quant aux thèmes (le choléra). C'est cette évolution (non perçue ni théorisée semble-t-il, mais dont, avec le recul, on voit bien la tendance) qui se rompt en 1968 lorsque « le mouvement de Mai » aboutit à la loi Edgar Faure et à l'éclatement de la Sorbonne. Vacance.
- 12 Ma période commence par ce qu'on pourrait appeler la période Soboul. Quand Louis Girard quitte en 1972 Paris I pour Paris IV, Albert Soboul est, avec Pierre Goubert, le

premier à me prévenir et à me suggérer de me porter candidat. Je n'ai pas été appelé par toute la gauche de Paris I, car certains voulaient que je laisse passer d'abord le respectable Jean Vidalenc, socialiste patenté, qui se morfondait à Caen et qui aurait aimé finir à Paris. Après hésitation, consultation, j'ai fini par maintenir ma candidature. J'ai su, bien plus tard, que, si je l'avais emporté, c'est parce que Jean-Baptiste Duroselle avait fait voter pour moi les nombreux collègues non contemporanéistes qui ne connaissaient ni moi ni Vidalenc et si Vidalenc avait été élu en Sorbonne c'est probablement lui qui aurait été pour notre Société le président de la résurrection. Il ne l'a pas été mais après l'assemblée fondatrice il m'a gentiment reconnu et félicité.

- 13 Un heureux hasard a voulu aussi qu'en 1973 paraisse aux Éditions du Seuil (Points histoire, en poche) mon *1848 et l'Apprentissage* qui eut beaucoup de succès.
- 14 Je répète que je n'ai pas de souvenirs plus précis, en dehors de ceux que je viens de relater (une lettre de Soboul, un geste de Vidalenc) sur les démarches et conversations de la période. Mais l'aboutissement est clair : l'assemblée de février 1975, et la publication de mon rapport dans la revue de Soboul, *Annales historiques de la Révolution française*.
- 15 Ce rapport est intéressant par le riche bilan politique et historique qu'il contient, il est à cet égard un peu daté, mais intéressant aujourd'hui précisément parce qu'il est daté — il faudrait peut-être le republier — mais il pêche sur un point par pessimisme. J'osais dire que nous n'avions pas les moyens de refonder une revue (plus ou moins marquée de démocratie sociale) dans la société actuelle (comme si les présidences de Pompidou et de Giscard d'Estaing étaient des autocraties !), et que nous allions continuer à publier nos travaux en coopération avec les *AHRF*. Soboul en était bien d'accord, il avait d'ailleurs publié lui-même jadis sur 1848, et le couplage de 1789 et de 1848 comme celui des deux révolutions de la France préindustrielle était concevable.
- 16 C'est dans cette « période Soboul » qu'a d'ailleurs eu lieu ce que nous avons fait de mieux, le dialogue avec Michel Foucault, dont le *Surveiller et punir* venait de faire irruption dans l'historiographie du XIX^e siècle. Nous avons eu le mérite de l'inviter à un séminaire, et il a accepté. Rare était notre mérite car si Foucault enthousiasmait *a priori* les historiens gauchistes par son esprit anarchisant, il était ignoré par la masse des historiens conservateurs pour le simple motif qu'étant philosophe il ne pouvait rien dire de légitime en histoire. Nous constituions donc presque à nous seul en France un tiers parti minoritaire consentant à l'étudier et capable de le discuter courtoisement. Grâce soit rendue notamment à Michelle Perrot, et au si regretté Jacques Léonard, brillant historien de la médecine, emporté par le cancer peu après, auteur du principal article. Mais ce mérite intellectuel devait coïncider avec l'échec final. Les actes du Colloque sur Foucault ont été publiés dans les *AHRF*, par notre équipe, donc, de chercheurs quarante-huitards. Or, dans ce nombre figurait Zysberg qui publiait un fragment de texte très hostile et méchant sur Albert Soboul.
- 17 Pauvre Albert Soboul, oserai-je dire ! Il y avait certainement dans son parti (le PCF) des gens qui le trouvaient trop complaisant pour moi, qui après tout, était un « renégat » du PC, un peu libéral donc, autant dire un peu droitier. Mais d'autres, du bord opposé, le percevaient encore comme un pur stalinien et l'insultaient comme tel !
- 18 Sur cette affaire, nous avons divorcé (à l'amiable — cela arrive...). Ce conflit de polémique politique cumulait aussi ses effets avec des difficultés de cotisations, matérielles ; même aux *AHRF* tout le monde ne devait pas être d'accord pour céder 1 numéro sur 4 de la revue de la Grande Révolution aux *minores* de 48...

- 19 Nous avons donc, Michelle Perrot et moi, accepté l'offre de reprendre les Actes de la rencontre Foucault pour les republier sous la forme d'un livre indépendant, aux éditions du Seuil (Michel Winock) : ce sera *L'Impossible prison*, collectif dirigé par M. Perrot.
- 20 Après cela, récidivant cette fois dans la timidité (dans ma timidité, celle de la finale du grand rapport de 1975) nous avons cherché un autre partenariat !
- 21 Après la période Labrousse et la période Agulhon-Soboul, ce sera la période *Romantisme*.
- 22 Période *Romantisme*. Avec la Société des études romantiques, qui existe encore, vous le savez, il y avait plusieurs convergences possibles. D'abord dans le temps. Le romantisme littéraire, dans sa chronologie brève, c'est les années 1820-1843. C'est bien dans cette période que se prépare l'esprit de 48. Jamais l'histoire littéraire et l'histoire politique n'ont été si proches qu'à l'époque où Lamartine et Hugo, George Sand et Michelet, ont à la fois appartenu aux deux séquences. Sous l'influence du marxisme et de Labrousse, les historiens faisaient alors surtout de « l'économique et social » et négligeaient un peu l'histoire des doctrines politiques, et c'étaient des littéraires (l'éminent Paul Bénichou, exemplaire) qui la faisaient. Il y avait donc une grande logique à travailler ensemble, les historiens de formation historique ayant en quelque sorte à se reconquérir une place auprès des littéraires dans l'histoire « culturelle » logiquement commune.
- 23 Autre convergence : à *Romantisme* comme chez nous à Quarante-huit on est sensible au grand élan du moment, redécouvrir le siècle, étudier le tout d'une période, et non seulement la politique ou les écrits, mais aussi la vie matérielle, la mentalité collective, le « culturel » donc. On s'aperçoit à l'étude de ces grands mouvements que la période intéressante n'est pas bloquée en 1843 (l'échec des burgraves) ni à 1851 (l'échec de notre République). Historiens et littéraires convergent non par hasard, sur l'allongement nécessaire des études, jusque vers les obsèques de Victor Hugo ou la découverte du téléphone. De la première révolution industrielle à la deuxième pour les uns, de Chateaubriand à Rimbaud pour les autres.
- 24 Il y aurait donc existé une profonde logique à fusionner les deux sociétés. Je l'ai fait pour ma part. J'ai été longtemps un vice-président de la Société des études romantiques, et c'est dans *Romantisme* que j'ai publié le plus important de mes articles sur le XIX^e siècle global avec ma contribution au numéro « Sangs » (sur la violence au XIX^e. J'y évoquais le « sang des bêtes »).
- 25 Mais, à l'inverse — et comme dans le cas du concubinage AHRF — il y avait des difficultés : chaque société avait des adhérents de base qui étaient moins férus d'interdisciplinarité et de globalisation que de la spécificité de leur discipline : on peut se passionner pour la résistance au Coup d'État dans un coin de France rurale et négliger totalement l'intérêt de la rhétorique d'un Vigny, et inversement.
- 26 De plus la publication conjointe de *Romantisme* et d'un minimum de compte-rendu d'activité de notre propre société posait des problèmes de cotisation dont je passe le détail, mais qui ont compté.
- 27 L'échec donc.
- 28 Vers l'avenir. Entre-temps, Ayçoberry nommé à Strasbourg avait dû nous quitter et Remi Gossez (toujours lui) avait découvert et recruté un coéquipier possible tout à fait indépendant des littéraires en la personne de Jacques Valette, promu (j'ai oublié le titre exact) secrétaire aux publications. De là une nouvelle politique éditoriale (on en verra le détail dans la communication suivante, et dans celle de Raymond Huard), avec des

éditeurs pris au coup par coup, Sedes CDU pendant un temps, en attendant Creaphis, qui nous sera amené dans le sillage de Philippe Vigier.

- 29 Le problème des publications régulières (une revue à nous) sera donc résolu lorsque l'activité historique principale proviendra de la chaire et du séminaire de Philippe Vigier, à Nanterre. À ce moment là j'aurai tiré la leçon de ma propre incapacité à diriger ou gérer quelque chose, sinon de très haut, c'est-à-dire de trop haut. En 1982 s'ouvre la période réalisatrice de la présidence Vigier, si bien secondé par Alain Faure. J'ai cependant été témoin et encore un peu acteur d'une sorte de retour sans lendemain à la mission historico (politico) commémorative de notre milieu avec le beau colloque consacré à Auguste Blanqui pour le centenaire de sa mort (1882-1982). L'appoint nécessaire du CNRS a failli nous être refusé, mais l'événement du 10 mai 1981 l'a heureusement fait rétablir...
- 30 Reste le problème, toujours présent, de la définition de la mission propre de nos études. La République de 1848 est noyée, et même doublement : noyée dans un long XIX^e siècle, noyée dans un riche faisceau d'interdisciplinarité.
- 31 Mais j'arrête là mon témoignage — bien incomplet je l'ai dit, exact mais partiel — sur les faits. La définition de notre historiographie et de la politique éditoriale du milieu universitaire est un tout autre problème.

RÉSUMÉS

Le redémarrage de notre société a été manifeste et public le 24 février 1975, avec une grande conférence à la Sorbonne. Jusqu'en 1982, nous n'avions pas les moyens de refonder une revue, ce qui explique nos collaborations successives avec les *Annales historiques de la Révolution française* puis la revue *Romantisme*. C'est dans cette période que nous avons publié les Actes de la rencontre Foucault sous la forme d'un livre indépendant, aux éditions du Seuil (Michel Winock) : *L'Impossible prison*, collectif dirigé par M. Perrot. Le problème des publications régulières (une revue à nous) sera résolu par la suite durant la présidence de Philippe Vigier. Reste le problème, toujours présent, de la définition de la mission propre de nos études. La République de 1848 est noyée, et même doublement : noyée dans un long XIX^e siècle, noyée dans un riche faisceau d'interdisciplinarité.

The new start. An eight-years experience, 1974-1982

The new start of our society was obvious and public on 24th February 1975, with a big conference in the Sorbonne. Until 1982, we were not able to re-found a journal, and this accounted for our successive collaborations with the *Annales Historiques de la Révolution française* and then with *Romantisme*. It was during this period that we published the papers of the Foucault conference, as an independent book published by the Seuil (Michel Winock): *L'Impossible prison*, edited by M. Perrot. The issue of regular publications, i.e. our own journal, was solved later under Philippe Vigier's presidency. There was the problem, still pending, of the definition and of the mission of our studies. The 1848 Republic is doubly immersed: immersed in a long 19th century, and immersed in a rich interdisciplinary field.

AUTEUR

MAURICE AGULHON

Professeur honoraire au Collège de France